

Eh bien ! tu ne te plains pas j'espère ?

— Plus que jamais ! Nous n'avons pas encore payé l'arriéré.

— Quel caractère !... C'est de ta faute, Hortense. Je t'apporte trente francs toutes les semaines : pourquoi n'as-tu rien économisé ?

Il la regardait en vainqueur, croyant que son coup avait porté juste.

Hortense ne s'émut pas, mais alla chercher son fameux cahier.

Je t'apporte les pièces du procès. Je vais te prouver que si je n'ai pu réaliser un sou d'économie, c'est par suite de la grève.

— De la grève ? Ah ! elle est raide, celle-là.

— Attends, mon petit !

Elle ouvrit le cahier.

— Notre loyer a augmenté de trente francs depuis trois ans.

— La faute à qui ?

— Le propriétaire, tu te rappelles bien, a été obligé de relever ses prix une première fois après la grève des couvreurs, parce qu'il a payé ses toitures un tiers plus cher...

— Il faut bien que les couvreurs vivent !

—... Une seconde fois après la grève des maçons, parce que le regrattage et les réparations ont horriblement augmenté !

— Il m'embête, le proprio !

— Alors, tu peux le quitter... mais ailleurs ce sera pareil...

Il nous a augmenté une troisième fois après la grève des menuisiers et des plâtriers : le moindre travail de ces messieurs vaut des prix fous !

— Alors, qu'il ne les emploie plus !

— C'est possible ! Ah ! vous autres, les ouvriers, vous croyez que vos grèves sont tout bénéfice ! Il faut bien que le consommateur paye l'augmentation !

— Que le consommateur paye, je m'en fiche !

— Mais, mon pauvre Jacques, c'est toi !

*
* *

Il n'avait jamais songé, le pauvre homme, à cette profonde vérité que chaque grève nouvelle créait à son petit budget une augmentation de charges, et que les industriels, les propriétaires et les commerçants se vengeaient sur la bourse du client des sacrifices imposés à la leur.

Hortense était décidée à pousser jusqu'au bout la démonstration pratique de cette triste réalité.

— Je t'ai montré l'augmentation du loyer par suite des grèves, reprit-elle ; veux-tu voir maintenant l'ascension de nos frais de ménage ?

— De ménage ! Est-ce que le ménage coûte plus cher qu'autrefois ?

— Penses-tu ?

— Pourquoi donc ?

— La faute de la grève, s'écria de nouveau Hortense qui commençait à voir la déconfiture se peindre sur la figure de son mari.

Lui, abasourdi, n'osait plus répondre. Il se disait à part lui :

— Qu'est-ce qu'elle peut bien faire au ménage la grève ?

Mais elle, tenace et décidée, feuilletait déjà son cahier de comptes en tournant les pages au moyen de son pouce humecté de salive.

— Regarde, fit-elle ; tes souliers valaient, il y a quinze mois, treize francs ; je les paye seize aujourd'hui.

— Tu te fais voler.

— Non, mais tu te rappelles la grève des tanneurs, suivie de celle des usines à chaussures... Les patrons payent plus cher ; ils ont haussé leur prix.

— C'est dégoûtant !

— Je voudrais te voir patron... J'ai acheté du calicot pour chemises, le mois dernier : il a augmenté de treize sous... grève de tisseurs, grève de filateurs...

Trimard haussait les épaules.— Tu vois la grève partout !

— Bien sûr, parce que vous la faites partout !... Les raffineurs se sont mis en grève : tu vas voir monter le prix du sucre, et par le fait, le prix du chocolat... Tu crois que les grèves d'inscrits et celles des dockers, en augmentant les transports, n'ont pas accru les prix que nous payons aux marchands ?... Je m'en aperçois partout.

— Allons, allons, ne t'emballe pas...

— Non, je constate... Quand de nouvelles grèves de boulangers auront fait monter le pain... une grève des bouchers celui de la viande, nous ne pourrons plus vivre avec nos cinq francs.

— Ce sera bien simple, nous ferons la grève pour avoir plus cher.